

LES MALADIES CHRONIQUESde HAHNEMANN

(suite)

Comme la Syphilis, la Psore - maladie scabiéique - est aussi une maladie infectieuse chronique, dont le stade initial est quelque peu analogue.

Cependant la maladie psorique est due au plus contagieux de tous les agents infectieux chroniques. Elle possède ces caractères à un bien plus haut degré que les deux autres maladies chroniques: la Syphilis et la Sycose, car, à moins que l'un de ces deux derniers éléments infectieux affectent l'individu "à la faveur d'une rhagade", faut-il au moins pour qu'ils soient communiqués, un certain degré de frottement et des organes délicats, très richement innervés, recouverts d'un épiderme fort mince, tels que le sont ceux de la génération (note 1). La Psore, au contraire n'a besoin que du plus léger contact de l'épiderme, où que ce soit et cela surtout chez les enfants encore d'un âge tendre. Cette funeste impressionnabilité - aptitude à être infecté du vice psorique - il n'est quasi pas d'homme qui ne la possède et presque dans toutes les circonstances de sa vie, ce qui n'est point le cas des deux autres "miasmes" (comme on les appelait autrefois).

Aucun agent infectieux chronique n'infecte plus généralement, plus certainement, plus facilement, et d'une manière plus absolue que le vice psorique. C'est, comme je viens de le dire, le plus contagieux de tous. Combien de fois le médecin qui quitte un galeux et passe d'un malade à un autre pour leur tâter le pouls, ne l'a-t-il pas transmis, souvent à plusieurs personnes sans le savoir. Et le linge lavé avec celui qui avait été porté par des galeux, comme l'a observé WILLIS dans son "Traité des maladies de la peau" en 1783, et les gants vingt fois essayés avant d'être achetés, et les lits d'hôtel dans lesquels on couche, le linge avec lequel on s'essuie. Et le nouveau-né à sa première entrée dans le monde, combien de fois ne lui arrive-t-il pas d'être infecté en traversant les parties génitales de sa mère atteinte de la maladie, ou de recevoir ce funeste présent des mains d'une sage-femme qui s'en était souillée chez une autre accouchée ou

ailleurs; ou bien de la contracter soit au sein de sa nourrice, porté dans les bras de sa bonne ou encore caressé par une main infectée, d'amis ou de connaissances de la famille.

Et je ne compte pas les mille et mille autres occasions qui se rencontrent dans la vie, de toucher à des objets invisiblement entachés de cet agent infectieux, occasions que l'on ne soupçonne même pas, que fréquemment l'on ne peut point éviter, de sorte que les individus qui échappent à la contagion de la psore sont en nombre fort réduit. Nous n'avons pas besoin d'aller la chercher dans les hôpitaux, les fabriques, les prisons, les hospices, les orphelinats, les quartiers pauvres et peuplés, surtout quand ces lieux sont surpeuplés. Nul privilège n'en exempte personne, qu'il vive isolé ou dans le monde, dans l'opulence ou la pauvreté, chez l'ermite de Montserrat qui y échappe aussi rarement dans sa grotte au milieu des rochers que le petit prince dans ses draps de batiste!

A l'instant où l'agent infectieux psorique touche aux mains par exemple, il cesse au même moment d'être local aussitôt qu'il a pris. C'est en vain qu'on lave ou désinfecte cette main qui néanmoins ne présente rien d'étrange à la vue, point d'éruption, point de prurit dans les premiers jours, même pas à l'endroit qui vient de recevoir le mal. Le territoire nerveux qui a reçu l'infection l'avait déjà communiquée instantanément, invisiblement et dynamiquement au système nerveux. L'organisme vivant s'interpénètre à bas bruit de ce mal spécifique jusqu'à ce que l'individu entier soit infecté, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'évolution interne de la psore soit achevée.

EVOLUTION DE L'INFECTION PSORIQUE

L'infection psorique comprend les trois stades suivants :
 1 - L'incubation. C'est alors seulement, lorsque la saturation est opérée par cette maladie infectieuse chronique spéciale, que la nature s'efforce d'alléger le mal interne, de la freiner, par la création à la périphérie d'un symptôme circonscrit caractéristique, la vésicule galeuse. Aussi longtemps que cette manifestation externe reste localisée à la peau à l'état originnaire, la psore interne avec tous ses symptômes secondaires est contrainte à rester voilée, éclipsée, comme engourdie, prisonnière, et de ce fait ne peut point éclater: on l'appelle psore latente.

- 2 - Podromes. Ce temps d'incubation de la psore est habituellement de 6 - 7 - 10 et même peut atteindre 14 jours. Puis apparaissent alors les podromes, sous forme de frissons plus ou moins marqués, qui se déclarent le soir, suivis dans la nuit d'une sensation de chaleur qui se termine par une transpiration. Beaucoup de personnes n'attachent aucune importance à ce fébricule qu'ils attribuent faussement à un refroidissement banal, insignifiant.
- 3 - Manifestation. C'est alors que l'on voit apparaître à la peau une éruption fine, d'abord miliaire, et dont les vésicules grossissent peu à peu sur les parties du corps qui ont été le siège de l'infection. Ces vésicules prurigènes sont le siège d'un chatouillement voluptueux, insupportablement agréable, qui porte irrésistiblement au grattement, cause de la rupture des vésicules. On ne peut quasi s'en abstenir sans éprouver une horripilation avec frissons parcourant la peau du corps entier. L'action de se frotter et de se gratter procure un soulagement momentané qui laisse après lui à la partie grattée une ardeur brûlante, laquelle persiste longtemps. C'est en général depuis le coucher jusqu'à minuit que cette démangeaison tourmente le plus insupportablement le malade. Qui pourrait encore, après ce tableau fidèle de la genèse de cette maladie, la considérer comme une simple affection locale cutanée? N'est-il pas évident que l'affection vésiculo-pustuleuse n'est que la preuve certaine d'une affection déjà développée dans l'organisme, l'exanthème n'en étant que l'accessoire? Car cette éruption spécifique et l'espèce de prurit qui l'accompagne ne sont qu'une partie très secondaire de la maladie entière, qui ainsi, encore non modifiée, se manifeste à un stade beaucoup moins dangereux.

Ces vésicules galeuses renferment, dans les premières heures de leur apparition, une lymphe claire, qui ne tarde pas à se troubler et même à devenir purulente. Il naît le danger le plus grand de la contagion.

On ne peut gratter longtemps ces vésiculo-pustules sans les ouvrir et ce liquide, qui s'imprègne dans tout ce que le malade va toucher, multiplie les sources de l'infection. Toutes les parties du corps qui ont des contacts avec cette sérosité, le linge, les habits, tous les ustensiles ménagers et autres, provoquent ensuite la maladie, dès qu'on y touche!

PSORE PRIMAIRE

La propagation de la maladie à d'autres personnes peut s'opérer, d'après mes observations, soit :

- 1 - par l'exanthème scabieux de la psore, lequel imprègne l'organisme tout entier, alors que la médecine ordinaire ne considère cette dermatose que comme un symptôme purement superficiel et cutané, auquel on lui attribue le nom de gale.
- 2 - par des pustules "physaciées", ecthyma galeux.
- 3 - par des lésions impétigineuses.
- 4 - par la gale norvégienne - forme particulière de la gale - caractérisée par une éruption érythémato-squameuse généralisée, atteignant même la face et le cuir chevelu (note 2).

Les dermatoses qui se développent après l'infection scabiéique, et de préférence chez des sujets malpropres, sont le siège d'un prurit particulier, voluptueux, caractéristique de la gale, avec suintement au grattage, et contiennent seules à ma connaissance l'agent contagieux de la psore.

PSORE SECONDAIRE

Si les symptômes primaires ci-dessus décrits sont éminemment contagieux, les autres syndromes dits secondaires - qui constituent la grande classe des maladies chroniques - ne le sont par contre nullement. Ils ne surgissent qu'après la disparition spontanée ou thérapeutique de l'exanthème et ne sont plus transmissibles, pas plus contagieux d'après notre expérience que ne le sont les symptômes secondaires de la syphilis ainsi que l'a observé et enseigné le premier, HUNTER.

L'éruption scabiéique est-elle récente et localisée encore à un territoire limité de la peau, le malade n'a pas la moindre conscience d'une maladie interne. Il jouit en apparence d'une santé parfaite, sans aucun malaise, ni symptôme subjectif; l'indice éruptif extérieur jouant un rôle vicariant vis à vis de la maladie interne. Il retient la psore et les manifestations secondaires dans un état de latence et d'incapacité réactionnelle. Le symptôme objectif éruptif remplit ici le même rôle que le chancre primaire de la syphilis, aussi longtemps qu'il reste localisé et sans traitement. C'est ce que j'ai eu l'occasion d'observer chez une femme chez laquelle existait un chancre vénérien, au même en-

droit depuis deux ans. Il n'avait jamais été traité et peu à peu s'était agrandi jusqu'à la dimension d'un écu sans qu'elle eut présenté un seul des symptômes de la syphilis secondaire. Il a suffi d'une bonne préparation mercurielle, administrée per os, pour faire disparaître en peu de temps cette affection interne avec sa localisation à la peau, et la guérison fut complète.

C'est à ce stade qu'il est le plus facile de guérir la diathèse entière par des remèdes spécifiques donnés par voie interne. Mais laissons la maladie suivre son cours sans l'attaquer intérieurement par un spécifique ni toucher à son symptôme extérieur. Inévitablement le désordre intérieur s'accroît rapidement et cette recrudescence, en fait, entraîne celle du symptôme localisé à la peau. Il faut alors et de toute nécessité pour museler ce mal interne devenu plus dangereux, et l'obliger à rester latent, assister à l'extension du symptôme éruptif qui finit alors par envahir tout le revêtement cutané.

Néanmoins, à ce stade, l'homme semble encore jouir d'une bonne santé apparente sous tous les autres rapports. Tous les symptômes distincts de la psore, dont l'extension intérieure s'est déjà si développée, sont couverts et réduits au silence par le symptôme cutané. Mais quel homme, quel que soit son courage et sa force, supportera le tourment d'une démangeaison insupportable et généralisée? On cherche à tout prix à s'en délivrer, et dans l'insuffisance patente des moyens de l'Art, on se jette dans les bras de l'empirisme qui possède des drogues à tous les maux. On est loin de soupçonner tous les malheurs auxquels on va s'exposer, en repoussant en-dedans le symptôme extérieur, dans l'état de saturation psorique où se trouve déjà tout l'organisme. En faisant disparaître ainsi une éruption scabiéique, on agit d'une manière aussi insensée que celui qui pour se tirer de la pauvreté et devenir riche tout d'un coup, à ce qu'il croit, s'en va voler une grosse somme d'argent et s'attirer la peine de l'emprisonnement ou du gibet!

Lorsque la gale dure depuis longtemps, que la dermatose s'est répandue, comme cela se fait en général sur la plus grande partie de la peau, ou ce qui a lieu dans certains cas d'inactivité de cet organe, qu'elle soit restée limitée à un petit nombre de vésicules comme on peut l'observer quelquefois, dans les deux cas la répression de la dermatose, généralisée ou réduite, entraîne les suites les plus fâcheuses. En effet, celle-ci déclenche infailliblement l'éclatement de la diathèse scabiéique interne avec tous ses maux déterminés ou indéterminés, psore qui sort ainsi de sa latence, c'est-à-dire de son silence, et qui a eu jusque là le temps de faire perfidement un travail en sous-main, considérable et destructeur.

Qu'un public profane agisse ainsi, que d'ignorants laïques conseillent les douches et les applications froides - se rouler dans la neige -, qu'ils se fassent poser des ventouses scarifiées, ordonner des embrocations avec mélange de corps gras et de soufre sur le corps ou seulement sur la peau fine des articulations, le désir de se délivrer du martyre de la démangeaison insupportable avec son éruption scabiéique et la complète ignorance des suites funestes et graves, de toutes les séquelles pernicieuses avec les réactions profondes qui jaillissent comme des flammes attisées par le vent, peuvent peut-être encore les faire excuser! Mais peut-on raisonnablement le pardonner à celui, qui par état comme par devoir, doit connaître l'étendue des maux auxquels il va donner lieu et dont la gravité résulte infailliblement du réveil de la psore interne par la suppression de l'exanthème, ce qu'ignore le vulgaire? Le devoir des médecins consiste à tout faire pour prévenir ces maux en guérissant d'une manière radicale la maladie entière. Car même à ce degré de saturation de la maladie scabiéique, la maladie psorique entière, externe et interne, quoique plus sérieuse qu'au début, immédiatement après sa première apparition cutanée, est d'une guérison beaucoup plus facile et plus sûre par une thérapeutique homéopathique spécifique, que la psore secondaire interne après la suppression totale de l'éruption, lorsque celle-ci étale sa symptomatologie et se déploie sous la forme d'affections chroniques innombrables. La maladie, toute grave qu'elle est, est encore dans son intégrité et n'a besoin d'aucun remède topique.

Il faut ici procéder comme pour la guérison du chancre syphilitique que je n'attaque jamais localement (3, note). Il faut le traiter par l'administration interne, souvent d'une seule des plus petites doses de la préparation mercurielle, la moins nocive et la plus curative: le mercure noir oxydulé qui porte mon nom (Mercurius solubilis HAHNEMANN). Cette technique sans aucun topique réduit rapidement le chancre à un stade bénin, visant à la guérison qui s'opère en peu de jours, à telle enseigne qu'on ne voit jamais paraître aucune trace d'accidents secondaires de la maladie entière, parce que le malade en a été guéri simultanément avec le symptôme externe local.

C'est là une doctrine que j'ai enseignée par la parole autant que par la plume, depuis des années, et que mes guérisons ont constamment illustrée. Il est pourtant, en dépit de l'expérience des trois derniers siècles, encore un grand nombre de médecins qui ignorent la vraie nature de la syphilis, pourtant si généralement répandue! A telle enseigne qu'à l'aspect d'un chancre huntérien, leur courte vue les empêche d'admettre d'autres parties malades que cette ulcération visible et qu'ils s'empres-

sent - prenant le résultat pour la cause - de le guérir, comme ils disent, extérieurement! Ils ne soupçonnent pas un instant que la syphilis était déjà développée dans tout l'organisme, avant sa manifestation.

Que deviendrait le globe terrestre si l'on s'avisait de faire comblé les cratères volcaniques alors que le mal gronde à l'intérieur? Des milliers d'observations n'ont pu leur apprendre qu'en détruisant ainsi le stade primitif de la maladie dans son évolution représentée ici par le chancre, ils ne font que nuire et privent la syphilis préexistante de son symptôme localisé dérivatif! Ainsi ils obligent le vice interne à éclater infailliblement, sous une forme beaucoup plus redoutable et plus difficile à guérir. Comment excuser un égarement si pernicieux et si généralement accepté? Pourquoi les médecins n'ont jamais cherché enfin à comprendre par exemple la pathogénèse des condylomes acuminés? Pourquoi ont-ils constamment méconnu dans ce cas la participation d'un mal interne général, cause réelle de ces excroissances papilliformes contagieuses? Pourquoi n'ont-ils pas cherché à guérir d'une façon radicale, par l'homoéopathie, ce mal existant après la destruction duquel les condylomes se flétrissent d'eux-mêmes sans le secours du moindre remède externe?

Mais quand bien même il y aurait quelques motifs spécieux d'excuser cette triste négligence et cette ignorance, quand bien même les médecins ont eu plus de 325 années pour méditer sur la vraie nature possible de la syphilis, la vérité aurait peut-être fini par leur apparaître à une période encore plus éloignée. J'ai pourtant essayé de les convaincre de leur erreur, il y a déjà plusieurs années, en de fréquentes occasions, mais en vain (4, note). Rien ne justifie l'aveuglement général qui pendant une si longue suite de séquelles leur a fait méconnaître totalement la maladie, cause de l'éruption. Ils ont rejeté orgueilleusement tous les faits capables de leur ouvrir les yeux en laissant leur frère souffrant dans l'erreur et la pernicieuse croyance que les pustules accompagnées de leur insupportable prurit ne sont qu'une simple affection cutanée, dont la destruction locale délivre le sujet de sa maladie.

Des médecins, même des plus célèbres, ont accredité cette grave erreur depuis Van HELMONT jusqu'aux coryphées les plus modernes de la thérapeutique allopathique! Il est vrai qu'avec un traitement purement local et externe ils atteignaient la plupart du temps leur but, que les malades étaient affranchis des tourments de la démangeaison et de la présence dégoûtante de l'éruption. Mais ces derniers ne tardaient pas à ressentir des incommodités jusqu'alors à eux inconnues, sur lesquelles l'homme de

l'art avait les yeux absolument fermés, les assurant d'une guérison parfaite. Ces incommodités, pour employer une expression modeste, faisaient partie de la psore. Mais ne comprenant pas cette corrélation, ils les déclaraient maladies nouvelles et de toute autre origine. Ils n'avaient aucun égard aux innombrables témoignages si évidents d'observateurs consciencieux des temps anciens, qui déjà avaient établi les tristes séquelles de ces destructions locales de la gale, survenant souvent d'une manière si prompte après sa répercussion. Il faudrait renoncer à l'exercice de sa raison pour ne pas voir dans ces séquelles les effets immédiats d'une très importante maladie interne, la psore, ainsi privée du symptôme local, l'éruption cutanée, destiné par la nature à la museler, et réduite à ne plus pouvoir se manifester que par des symptômes secondaires!

Car c'est avec des moyens internes et externes encore plus violents que ceux utilisés par les laïques, des purgatifs, drastiques, l'emplâtre de Jasser, des applications d'acétate de plomb, de sublimé corrosif, de sulfate de zinc, et surtout la combinaison de préparations soufrées et mercurielles avec des corps gras, qu'ils se flattent - en le prenant à la légère et en plaisantant - d'atteindre plus rapidement au but en s'empressant de camoufler l'exanthème. Ces médecins assurent dès qu'ils y sont parvenus, qu'il ne s'agissait après tout que de délivrer la peau d'une quelconque impureté locale. D'après eux le sujet n'a rien à craindre car il reste sain et exempt de toute incommodité. Peut-on vraiment les innocenter quand des exemples consignés dans les écrits d'anciens observateurs consciencieux et des milliers d'autres qui se reproduisent fréquemment - journallement même - sous leurs propres yeux, ne les éclairent point! Comment peuvent-ils être convaincus qu'en supprimant et en étouffant en quelque sorte l'exanthème, ils attirent au galop des maux inévitables très graves, même rapidement mortels, et si invétérés qu'ils persistent la vie durant? Ainsi au lieu d'anéantir et de guérir la maladie scabieuse interne, la psore, qui recèle d'innombrables éléments morbides, ces médecins coupables déchaînent sur leurs malades déçus et trompés, par la rupture des liens qui l'enchaînaient, le monstre à mille têtes qu'ils auraient dû abattre!

On conçoit aisément, et l'expérience le démontre, que l'éruption scabiéique pendant plusieurs mois négligée et sans traitement, continue à s'étendre et à se généraliser, et que pendant cette marche progressive, la psore interne, elle, poursuit également son évolution morbide jusqu'à un état de sursaturation; on comprend dès lors que les suites inévitables de la suppression d'une dermatose aussi ancienne et aussi étendue puissent être beaucoup plus dangereuses encore!

Par contre, il est évident que la suppression d'une éruption due à une infection récente et qui se borne à un très petit nombre de vésicules, entraîne bien moins de dangers immédiats - la psore interne n'ayant pas encore eu le temps d'atteindre un stade important dans son développement. On peut même affirmer que cette répercussion récente n'entraîne aucune suite très fâcheuse d'une manière immédiate. Ce dernier cas est le plus commun. On ne se rend pas compte que de petits boutons peu nombreux, apparus récemment et accompagnés de vives démangeaisons, puissent avoir la gale pour cause, surtout lorsque le médecin de famille s'est empressé de les supprimer dès leur apparition, par des lotions ou des pommades à base de plomb ou autres. Cela s'observe chez des malades qui s'écoutent, se tâtent, se palpent et se droguent continuellement, des enfants gâtés, des personnes constamment craintives de la bonne société, que l'on n'oserait même pas supposer avoir été exposés à une telle contagion!

Mais quelque faible que puisse être la psore interne au moment de sa rapide suppression locale, alors que celle-ci n'est encore objectivée que par une lésion vésiculaire parcellaire, ainsi que le démontre le peu d'importance des incommodités qui apparaissent après ce camouflage et que les médecins par ignorance attribuent à d'autres causes superficielles, cette psore interne n'en demeure pas moins dans son essence et par sa nature, la même maladie psorique généralisée à l'organisme entier. Elle est absolument incurable sans le secours de l'Art, incapable de céder aux seuls efforts de la constitution même la plus robuste, et toujours croissante jusqu'au terme de la vie. En vérité, lorsque l'on a décapité par une thérapeutique purement locale, dès son apparition, les premières traces de son expression cutanée, la psore interne ne croît d'abord qu'insensiblement et ne fait dans l'organisme que des progrès lents, infiniment plus lents que quand l'exanthème est devenu chronique. Dans ce cas, comme je l'ai dit, sa progression se fait alors d'une manière très rapide. Mais elle n'en croît pas moins à bas bruit et sans relâche, même si le malade se trouve dans les conditions physiques et psychiques les plus favorables. Cette diathèse est si perfide et son oeuvre se fait si secrètement pendant de longues périodes - souvent plusieurs années - que celui qui n'est pas au courant des signes de sa présence à l'état latent, croirait et déclarerait le sujet en parfaite santé et exempt de toute maladie. Des années entières même s'écoulaient avant que l'on puisse s'apercevoir des symptômes marquants, suffisamment évidents pour pouvoir leur attribuer un nom.

Ce n'est qu'après plusieurs centaines d'observations que je suis parvenu à observer les signes indicateurs de la psore

interne latente (diathèse scabiéique) c'est-à-dire en état de sommeil ou n'ayant pas encore atteint le stade qui permette de la considérer comme une maladie distincte. Il m'a été plus facile qu'à plusieurs centaines d'autres observateurs, de détecter les signes de la psore, tant larvée et latente que déclarée. Pour ce faire, il me suffisait de comparer mes malades avec moi-même, car, chose rare, je n'ai jamais été psorique et depuis ma naissance jusqu'à ma quatre-vingtième année je suis resté exempt de tous les maux grands et petits dont je vais faire l'énumération. Cependant il est exact d'ajouter que j'ai toujours été très accessible aux épidémies aiguës, que les soucis, les épreuves et les déceptions ne m'ont pas été épargnés, enfin que j'ai vécu dans un surmenage intellectuel et professionnel constant.

J'ai parlé d'un état de sommeil de la psore. La littérature allopathique avait également signalé chez des malades des processus morbides occultes, latents, afin de motiver ou pour le moins de justifier l'emploi souvent irréfléchi de drogues massives et de saignées épuisantes, de procédés douloureux souvent cruels. Mais ces "qualitates occultae" ne sont qu'utopie et chimères puisque de l'aveu même des médecins de cette école, il n'y a eu aucun symptôme appréciable permettant de les identifier.

Or il n'existe pas de maladie sans symptômes (note 5) puisque le Créateur nous a pourvu de tout ce qui est nécessaire pour la connaissance des choses par l'observation attentive. Ces choses occultes ne sont donc que les fantômes d'une imagination égarée. Il en est autrement de toute une catégorie d'états potentiels à l'état de sommeil. Observez dans la nature, bien que dans certaines conditions et circonstances ils puissent se manifester, par exemple dans les métaux qui sont froids et qui par le frottement dégagent de la chaleur, ainsi que la psore latente qui se révèle sous forme d'algies rhumatismales et musculo-tendineuses à la suite d'un courant d'air froid.

Grâce à ces signes on est armé pour extirper le mal jusque dans ses racines et l'anéantir radicalement, avant que la psore interne ait éclaté sous forme d'une maladie évidente et chronique d'emblée et qu'elle ait atteint ce redoutable degré d'intensité dont les séquelles et complications menaçantes rendent la guérison souvent difficile et dans certains cas même insurmontable.

Nombreux sont les symptômes annonciateurs d'une psore interne en évolution, trahissant cependant son inactivité apparente, sorte d'état de sommeil, d'état latent, alors qu'elle ne s'est point encore manifestée sous le caractère d'une affection pathologique distincte. Je vais vous en offrir la liste symptomatique, qu'il serait difficile de trouver réunie chez une seule

et même personne, attendue l'extrême diversité des constitutions, variée encore par les différences de positions sociales ainsi que des circonstances du milieu, tels individus en présentant beaucoup, d'autres moins, celui-ci ne manifestant que certains symptômes à un moment déterminé, cet autre à une période tardive.

COMMENTAIRES DU Dr P. SCHMIDT

- (1) On nous demande parfois où se trouve la peau la plus épaisse et la plus mince? La plus épaisse se trouve dans la région lombo-sacrée, puis au talon. Chez la femme, la plus mince est celle de la paupière supérieure, chez l'homme c'est le prépuce.
- (2) Personne jusqu'ici n'avait remarqué la distinction à faire entre "Kopfgrind" qui est la teigne ou favus, relevant de la psore secondaire et "Grindkopf" qui correspond à la gale norvégienne, manifestation de la psore primaire.
- (3) Il est intéressant de constater que HAHNEMANN connaissait déjà ce que nous savons maintenant par la clinique : on ne doit jamais traiter localement le chancre! Et HAHNEMANN l'avait également pressenti pour la psore.
- (4) Syphilis vient de "Syphilus", nom d'un pâtre infecté par la maladie, évoqué dans un poème de Fracastorius en 1530, dans lequel ce terme apparaît pour la première fois. Dérivé peut-être aussi du grec "Syn", ensemble et "philein" aimer, ou de "Syphilas", mutiler, paralyser.
- (5) Il est intéressant de voir HAHNEMANN prononcer cette phrase puisqu'il existe un livre intitulé "les maladies sans symptômes". Tout dépend de ce que l'on appelle symptôme. Il est évident que nous avons des maladies qui n'ont pas de symptômes objectifs, extérieurs, visibles, et manifestes. Mais il n'y a pas de maladies sans symptômes. Il y a des maladies que l'on décèle par analyse de sang, d'autres par les rayons X, alors que les malades ne s'en doutaient pas, sans parler de tout ce que l'on trouve à l'autopsie et que la clinique est loin de révéler. Ce ne sont pas des maladies sans symptômes, ce sont des maladies qui n'ont pas manifesté de symptômes subjectifs chez le patient; mais la chirurgie, la radiographie, l'autopsie révèlent un symptôme très objectif. Il s'agit donc simplement de maladies qui ne se manifestent pas par des symptômes dont le malade a conscience et qu'il peut exprimer.

*

* *